

## L'ENTRETIEN DU MOIS

« Le "vieux" lutteur n'a pas encore rendu les armes... »

« Monsieur le préfet, moi je suis ici comme Robespierre et Danton par la volonté du peuple... »

C'était il y a bien des années... mais depuis lors, Jean Hourmant n'a pas changé!

### QUELLE AVENTURE QUE SA VIE !

- Dans la Résistance à 16 ans...
- En 1944 avec la 1<sup>ère</sup> division française libre...
- Scaphandrier clandestin dans le port du Havre...
- Au cœur de la bataille pour sauver le petit commerce
- « J'ai dû vivre caché jour et nuit »
- 42 ans de mandats politiques...
- « La politique politicienne s'est glissée partout »
- « Les communes rurales souffrent, mais l'herbe reverdira ! »
- « Il faut une ville pôle: Carhaix »
- « Le combat pour l'hôpital de Carhaix fut essentiel... et il y a d'autres combats à mener ! »
- Les promesses non tenues!



Un entretien avec  
M. Jean Hourmant

« Un jour la Gestapo est arrivée à la maison. Mon père avait été dénoncé. Nous avons eu juste le temps de fuir... Je suis entré dans la Résistance, au maquis de Coat-Bihan. J'avais 16 ans. Après les combats pour la libération de la presqu'île de Crozon, au Menez-Hom, je me suis engagé dans la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre pour participer à la Libération de la France... », nous a confié M. Jean Hourmant.

Jean Hourmant est un homme que l'on ne présente plus, non seulement dans le Centre-Bretagne, mais bien au-delà !

Pourtant, les pages qui suivent feront certainement découvrir à beaucoup un homme qu'ils pensaient connaître...

De plus, parcourir l'épais « livre de sa vie », c'est inmanquablement voyager à travers plus d'un demi-siècle d'histoire bretonne ; en feuilleter des pages connues aussi bien qu'oubliées ou inédites.

Car cet enfant du pays a été, depuis la Résistance, de tous les combats qui ont jalonné ses décennies passées, et ont forgé son présent.

A 86 ans, le « vieux lutteur » a gardé son énergie, sa combativité et sa détermination de toujours ; une flamme qui brûle en

son cœur pour son Kreiz Breizh ; pour que vive son Bro Gozh, ses campagnes, ses bourgs... Tel le feu qui couve toujours au tréfonds des êtres qui ont risqué leur vie pour une terre aimée « avec ses tripes ».

En 42 ans de mandats électoraux, entre autres, Jean Hourmant s'est dépensé sans compter pour ce cœur de Bretagne, sans rechercher les compromis faciles, les honneurs gratifiants, les fauteuils confortables, les politiques partisanses...

Et comme tous ceux dont les convictions ont la vie dure, dont la voix inlassable dérange, il a pris bien des coups... sans fléchir.

Personne n'a jamais fait taire – ni ne le fera – ce Breton habitué par la fierté humble et têtue de ses ancêtres.

Ses paroles méritent d'être entendues...

### ■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis originaire d'ici – « pur sang bas breton » comme l'on dit – mon père étant de Collorec, d'une très grande famille, ma mère de Brennilis ; l'un d'un côté de l'Ellez donc, et l'autre de l'autre : deux bords politiques totalement opposés, l'un à droite, l'autre à gauche !

Je suis né en 1927 à Plonévez-du-Faou, où mon père avait acheté une petite scierie mécanique, à laquelle il a ajouté une minoterie, développant les deux affaires par la suite.

J'ai été scolarisé ici, à Plonévez, mais très tôt – bien trop jeune – l'on m'a mis en pension au collège St-Louis à Brest. J'avais 8 ans... Jamais je n'enverrais des enfants en pension si jeunes !

Là-bas, j'ai vécu la déclaration de guerre en 39-40, l'arrivée des troupes anglaises alliées qui ont occupé le collège, et de la Légion étrangère – dont je garde un souvenir extraordinaire, puisque je les ai retrouvées plus tard, en 1944, quand j'ai combattu à leurs côtés dans la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre, à la Libération... Mais ceci est une autre histoire.

En 40, ils partaient pour la Bataille de Narvik, une grande victoire française dont on parle trop peu !...

L'Occupation militaire allemande de Brest a entraîné la réduction du nombre des pensionnaires au collège. Je suis donc revenu à Plonévez, où le collège technique de Brest s'était replié. C'est là que ma vie a brusquement pris un tournant. J'avais 14 ans. Mon père avait commencé à accueillir des jeunes réfractaires au S.T.O.. Un premier maquis s'est constitué dans un village proche de Plonévez, mais qui n'a pas duré longtemps car les Allemands l'ont su, et il a fallu partir...

Un jour la Gestapo est arrivée à la maison. Mon père avait été dénoncé. Nous avons eu juste le temps de fuir... Je suis entré dans la Résistance, au maquis de Coat-Bihan. J'avais 16 ans. Après les combats pour la libération de la presqu'île de Crozon, au Menez-Hom, je me suis donc engagé dans la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre pour participer à la Libération de la France. J'ai fait la campagne de Lorraine et d'Alsace. Puis nous avons franchi le Rhin et sommes descendus combattre dans les Alpes-Maritimes, à la frontière italienne, où j'ai été blessé, sans gravité – un éclat de mine – et hospitalisé à l'hôpital Pasteur de Nice...

Après la Libération, je suis rentré, avec tous les honneurs... Mais je ne parvenais pas me réhabituer à une vie tranquille. J'avais besoin d'action, d'une vie mouvementée. Mes parents voulaient que je reste travailler dans l'entreprise familiale. Je voulais repartir...

J'ai failli m'engager pour la Guerre d'Indochine. Heureusement que j'y ai finalement renoncé, car sur la douzaine

de gars de Plonévez qui y sont allés, seuls deux en sont revenus vivants...

*« Dans le port du Havre, par 35 m de fond... »*

Mais un beau jour, j'ai fait ma valise sans rien dire à personne, l'ai jetée par la fenêtre du grenier, de laquelle j'ai moi-même sauté sur la terrasse. Et je suis allé prendre le car au Cloître-Pleyben – pour que personne ne me voie – afin d'aller au Havre, où je connaissais des gens, travailler comme scaphandrier dans les caissons de construction des digues, par 35 mètres de fond. J'étais « tubiste » comme l'on disait, parce que l'on travaillait au fond de l'eau, dans de gros tubes... Un métier où l'on gagnait beaucoup d'argent ! Mais pour lequel il fallait vraiment être solide. On travaillait à 2 kilos et demi de pression d'air...

Mais cela ne pouvait pas durer : mes parents étaient dans tous leurs états, personne ne sachant ce que j'étais devenu. J'étais recherché par la police puisque disparu, et bien que logeant au quartier des Neiges – un quartier plus ou moins louche – j'ai fini par être retrouvé, à force d'enquêtes...

Un jour, sortant du « tube » après ma bordée de six heures, j'aperçois sur la digue une silhouette familière : mon père !

« Qu'est-ce que tu fais là ?

Je travaille ici.

Où ça ?

Là, dans le tube.

Tu es fou !

Non !

Si, tu es fou. Il faut que tu rentres. Ta mère attend à la maison... »

Je me suis dit qu'il valait mieux y aller, malgré tout :

« Bon, d'accord, mais je rentre seul... pas avec toi, me traînant par la main !

Oui, oui... » Mon père savait que je tiendrais parole.

Le lendemain, je vais sur Paris pour prendre le train à la gare Montparnasse. Je monte dans un wagon au hasard, longe le couloir et entre dans un compartiment... et tombe nez à nez avec mon père ! Nous avons donc quand même fait le voyage ensemble...

Ma mère nous attendait en gare de Morlaix. Nous rentrons en voiture, avec un arrêt à Brennilis où ma grand-mère tenait un commerce... Là, à la descente de voiture, je rencontre une jeune fille que je connaissais bien :

« D'où tu viens ? Où tu as été ?... »

Qu'est-ce que ça peut te faire, ça ne te regarde pas, lui ai-je répondu sèchement, vexé – passe ton chemin ! »

Et cette jeune fille est devenue ma femme, par la suite !

Rentré à Plonévez, j'ai commencé un autre combat : mon frère avait repris la minoterie familiale, j'ai pris la scierie, que j'ai développée... Bientôt, il a fallu lutter contre les manœuvres des grands moulins de Bordeaux, de Corbeil (etc.) qui avaient obtenu du Ministère l'ordre de fermeture des petites minoteries : un premier coup dur porté contre le commerce dans les petites communes en zone rurale ! Puis il y a eu le combat pour sauver le petit commerce face aux grandes surfaces. Nous avons monté un comité de défense, dont j'ai eu la présidence, ce qui m'a coûté cher ensuite !... Et nous nous sommes battus, pendant des années, mais contre un mur ! Mais c'est encore toute une autre histoire...

*« J'ai été perdu en mer, trois fois... »*

Je me suis aussi lancé dans la politique. J'ai été élu 6 fois maire à Plonévez, et une fois à Brennilis : 7 mandats de maire ou adjoint, au total 42 ans, dont le premier en 1971. J'ai aussi été conseiller général et conseiller régional ; président de la fédération des chasseurs, des lieutenants de louteterie sur le plan régional...

J'ai eu une drôle de vie, dont on pourrait faire un livre tellement il y a eu de péripéties ! J'ai échappé plusieurs fois à la mort de justesse. J'ai connu ce que c'est que de devoir vivre caché...

Je me suis marié en 1950. Ma femme a tenu son cabinet de chirurgien-dentiste, ici dans notre maison de Plonévez,

tout en me secondant toujours dans le commerce, et dans mes engagements.

Nous avons trois enfants : une fille aînée, qui est professeur d'anglais à Lannion ; un fils, agrégé d'Education Physique, enseignant à Quimper ; une fille cadette, qui tient une grande pharmacie à Ergué-Armel.

Mes loisirs préférés ont longtemps été le sport et la chasse – mais une chasse sélective, pas une chasse de « viandard » – et la pêche, surtout celle du bar, en mer. J'ai été perdu en mer trois fois, dont une durant une nuit entière... Mais je m'en suis sorti ! »

**■ Aujourd'hui parvenu à un âge où le regard peut porter loin en arrière, et après une vie d'inlassables engagements et combats, qu'est-ce qui vous tient le plus à cœur ?**

« L'avenir des zones rurales, pour lequel je suis inquiet. Ayant beaucoup travaillé dans les politiques locales, départementales et régionales, je reste très sensible à la situation de ma région... Et je suis soucieux pour son avenir, quant aux zones rurales.

Il faudrait absolument qu'une vraie politique d'aménagement du territoire soit mise en œuvre. L'urgence grandit chaque année.

Et il faut en particulier combattre la désertification en luttant pour l'emploi des jeunes. Pour cela, il faudrait donner à une ville-centre comme Carhaix – je la cite parce que je la connais très bien – les possibilités d'une extension, d'un développement économique, afin que l'on puisse garder au Centre-Bretagne une population de jeunes qui y trouve du travail. C'est primordial ! Une ville-centre pourrait être très bénéfique pour la vie des communes rurales en retenant la population active.

Par contre, il faut reconnaître que les communes rurales bénéficient aujourd'hui d'équipements – sportifs, de loisirs... – meilleurs qu'autrefois. La qualité de vie y est bien meilleure. »

**■ Des événements vécus, des combats menés, des réalisations et entreprises, lesquels vous semblent aujourd'hui avoir été essentiels, et avoir valu la peine qu'ils ont représentée ?**

« Tous. Je n'en regrette aucun. Et je suis plutôt content de ce que j'ai pu faire... »

J'ai eu beaucoup de satisfactions en particulier dans ma vie professionnelle. J'ai eu avec mes employés – tâcherons dans l'entreprise de construction agricole comme chauffeurs dans la société de transport... – de très bonnes relations. C'était comme une grande famille.

J'ai bénéficié de l'essor de l'agriculture. C'était l'époque des « trains-patates », du développement économique de l'après-guerre. Les affaires étaient prospères, si l'on travaillait dur.

A côté de la scierie, j'ai pu monter une entreprise à Brennilis où se construisait la centrale nucléaire, une société de transport, et une affaire de construction de hangars agricoles, avec une trentaine d'employés qui travaillent dans tout le Finistère, et une partie du Morbihan...

J'ai eu une vie bien remplie, et suis heureux d'arriver à mon âge en forme, alors que j'aurais pu mourir dix fois ! »

**■ Quel est, dans ce long et difficile chemin semé d'embûches, votre meilleur souvenir ? Et votre plus grande déception, le plus grand sujet de tristesse ?**

« Mon pire souvenir, c'est celui du jour où les troupes allemandes sont entrées ici. Peut-être parce que c'est dans ma nature, mon tempérament, mon caractère... J'y pense souvent.

Enfant, j'écoutais ce que nos aînés racontaient de la Guerre 14-18, cette horrible tuerie où tant de Bretons sont morts... Et le jour où j'ai vu les Allemands arriver chez nous, où j'ai compris que la France était battue, bien qu'étant jeune encore, j'en ai été marqué.

Puis l'Occupation a été terrible. Combien de copains j'ai

perdus ! Je connaissais les petits gars de Carhaix qui ont été exécutés : Goadec, L'Hostis, « P'tit Goff » et tous les autres. J'avais été à l'École des frères pendant un temps... C'était dur ! Et les atrocités qui ont été commises...

Je pense souvent à mes vieux copains, et je suis triste...

Les meilleurs souvenirs, ce sont les choses concrètes qu'on a pu réaliser pour les gens d'ici pendant les mandats : la zone industrielle avec l'implantation d'entreprises. La transformation du bourg, sa rénovation. La maison de retraite, dont certains me disaient que j'étais fou de vouloir en construire une. Aujourd'hui, on m'encense pour l'avoir faite à l'époque... Le stade, les lotissements...

Et le remembrement ! Nous avons réussi à le faire entièrement à l'amiable, sur une commune de plus de 8 000 hectares – la plus grande du Finistère après Scaër – et avec 25 ans de retard. Nous avons réussi à obtenir des centaines de millions de subventions pour le réaliser...

J'ai visité chaque maison de la commune pour discuter soir après soir avec tous les habitants ! Dans d'autres communes, comme Poullaouën ou Mûr-de-Bretagne (etc.), il a fallu tout raser. Ici, tout a été fait de gré à gré. Il fallait le faire !

Maintenant, malgré tout, je garde espoir pour l'avenir de nos campagnes. Il n'est pas possible d'abandonner à leur sort nos communes rurales ; l'herbe reverdira. »

■ **Très jeune, vous avez connu la Guerre, êtes entré dans la Résistance... Voudriez-vous dire quelques mots des circonstances qui vous ont conduit à rejoindre les Maquis ?**

« Comme je l'ai dit, mon père avait été dénoncé à la Gestapo. Un jour, un interprète allemand a frappé à la porte de la maison. Ma mère a ouvert :

« Je suis bien chez M. Hourmant ?

Oui.

M. Hourmant n'est pas là ?

Non.

Vous avez bien un fils qui est ici à l'école, et un autre qui est élève au collège Stanislas à Paris ?

(J'étais ici au collège technique, répliqué de Brest. Et mon frère aîné était en « Math. Sup » à Paris.)

Oui.

Faites immédiatement partir tout le monde, je dois revenir dans une demi-heure avec la Gestapo. »

Mon père a réussi à fuir par l'arrière de la maison. On a pu prévenir mon frère par téléphone à Paris. A l'école, j'ai vu le directeur entrer dans la classe et parler à voix basse avec le professeur, en me regardant. Je craignais d'avoir fait une bêtise quelconque, ce qui n'était pas rare...

Le directeur est sorti et le professeur m'a demandé de rejoindre celui-ci dans son bureau :

« Mon p'tit gars, il faut partir, la Gestapo arrive chez vous. Il y a un vélo dans la cour, voici 20 francs. Allez-y vite !

Mais où ?

N'importe où...

Je saute sur le vélo, arrive dans le bas de notre rue où arrivait un défilé de voitures, pleines de Feldgendarmes... Dans ma course, je passe entre deux voitures et file vers Collorec. Mais où aller ?

En route, je me suis souvenu qu'un agriculteur d'ici – un étalonnier nommé Pache, qui possédait une grande ferme – avait une fille mariée avec un gars de Kergloff, habitant Le Vern : M. Lejeune, qui a plus tard été tué par les Allemands...

Je ne savais pas très bien où se trouvait ce village de Le Vern, mais j'ai demandé mon chemin en arrivant à Pont Penity.

Arrivé à destination, j'ai expliqué au patron pourquoi j'étais là. Il m'a fait entrer dans la maison, et m'a caché pendant 5 ou 6 mois.

Après, les choses s'étant calmées, nous avons pu revenir à Plonévez. Mais c'en était fini pour moi de l'école. J'ai bientôt rejoint le maquis de Plonévez, de Coat-Bihan, et ainsi de suite. »

■ **Quels souvenirs – bons et mauvais – vous restent comme les plus marquants de ces durs moments ? Et quelles leçons pour la vie en avez-vous tirées ?**

« Il y a eu des coups durs, comme celui de Pont ar Stang à Landeleau. Cette attaque a été une grosse erreur. Nous avons dû y laisser treize ou quatorze camarades de Plonévez...

Heureusement que j'avais pour chef un ancien lieutenant d'active qui nous a empêchés d'y aller. Car nous y allions aussi quand nous avons entendu les détonations. Vous savez comment on est à 16 ans ! J'allais foncer, même avec un seul chargeur à mettre dans ma mitrailleuse !

Nos camarades maquisards s'étaient attaqués à un convoi beaucoup trop important, sans être bien renseignés. Les soldats allemands attaqués en tête de colonne – des hommes aguerris – ont tout de suite prévenu l'arrière du convoi, qui a fait un mouvement tournant pour encercler nos camarades. Le piège s'est refermé sur eux. Cela a été un massacre. C'est là que l'abbé Jean Suignard, venu de Landeleau assister les copains mortellement blessés dans le combat a aussi été tué par les Allemands. Des civils avaient aussi été massacrés. Ce sont des souvenirs atroces. Je les connaissais tous...

Ce fut une période terrible : les fusillés... les correspondances que les camarades condamnés à mort adressaient à leurs familles avant de mourir, et que nous pouvions lire de temps en temps.

Les bons souvenirs, les bons moments sont venus après, à la libération. Car ici, les Allemands ont tenu jusqu'au bout. Nous avons tous été « ramassés » pendant quelques jours après le Débarquement. Et nous avons eu de la chance de ne pas être fusillés !

J'ajouterais à cela le fait que nous avons dans la Résistance des gars venus des villes, de drôles de spécimens – que j'appelle des voyous – et qui venaient ici en se disant qu'ils seraient planqués, qu'ils auraient du tabac, des femmes... la belle vie.

Il y avait aussi les rancunes entre F.F.I. et F.T.P... Je me suis retrouvé un jour sur le trottoir devant chez moi face à un politicard acharné venu me sommer de rendre ma mitrailleuse ! Nous étions face-à-face, mitrailleuse au poing :

« Donne-moi ta mitrailleuse » m'ordonne-t-il.

« Pas question, c'est ma mitrailleuse. Je suis sous les ordres du commandant Le Guern. Je n'ai rien à faire avec toi. »

« Donne-moi ta mitrailleuse. Je compte jusqu'à quatre. »

Et il se met à compter.

« Un, deux... »

A deux, j'arme ma mitrailleuse... et il a flanché et est parti.

Mais des hangars ont brûlé ici et là à l'époque... La haine politique est quelque chose de terrible !

J'ai vu et connu beaucoup de choses terribles : les exécutions sommaires, les femmes tondues... Il suffisait qu'un imbécile dénonce quelqu'un comme pétainiste ou collabo... Il n'aurait jamais fallu faire cela. Et ici, dans les communes de la région, ces choses ont été très dures ! Et elles ont marqué...

Vivre cela apprend beaucoup sur la nature humaine. On apprend vite à évaluer qui est qui. J'ai appris à savoir rapidement juger qui j'avais en face de moi... »

■ **Vous avez également pris part au sein des F.F.L., aux combats qui ont suivi le Débarquement en Provence, en 1944, et à la Libération de la France, puis de l'Italie...**

« Et c'est là que j'ai beaucoup appris. J'y ai retrouvé des anciens de la Légion étrangère, dont le futur général de St-Hiller, des réfugiés espagnols de la guerre civile, des Allemands qui avaient fui le régime hitlérien, beaucoup de Nord-Africains : Zouaves, Goumiers...

Je les ai côtoyés au combat en Alsace, en Lorraine... J'avais 16 ans. Et ces vieux briscards qui avaient fait Bir Hakeim, Cassino, El-Alamein et tout le « baroud » nous ont accueillis, nous les petits jeunes, comme des frères. La camaraderie était extraordinaire. Il y avait un esprit de famille,

une ambiance formidable ! Ils ont été ma deuxième famille.

Nous nous réunissons encore, les survivants, deux fois par an.

Nous avons fait la campagne de libération de la France, et on nous a relevés dans les Alpes-Maritimes, près de Sospel, dans l'Authion où se trouvait un nid de résistance ennemie. Les combats étaient terribles, pratiquement au corps à corps, de nuit, contre des S.S., des miliciens, et autres... qui voulaient tous s'échapper par là hors de France... J'ai perdu beaucoup de copains. Puis il y a eu le temps des décorations, des grands défilés à Nice, Cannes, Toulon, Paris... »

■ **Quels faits demeurent pour vous les plus forts des choses vécues alors ?**

« A côté des bons souvenirs de cette amitié dont j'ai parlé, je dirais à l'inverse que les plus durs moments pour moi ont été ceux du terrible hiver 44-45 que nous avons rencontré en Lorraine et en Alsace : un des plus froids depuis longtemps. Des camarades ont eu les pieds gelés. J'en garde un peu de séquelles encore, avec une peau fragilisée. J'ai parfois pleuré de souffrance. Quand j'avais rejoint la 1<sup>ère</sup> Division française libre, à 16 ans, je ne mesurais pas très bien ce que je faisais. Je voyais les combats, la libération... pas une vie aussi dure. Heureusement qu'il y avait cet esprit de solidarité entre nous, et envers nous, les jeunes.

Après le temps dans la Résistance – où il fallait souvent se méfier de certains hommes qui étaient faux, d'autres qui étaient politisés – cette expérience dans les F.F.L. a été un contraste formidable. »

■ **Vous avez monté et mené plusieurs entreprises pendant des décennies, et avez présidé le CDCA (Comité de Défense des Commerçants et Artisans). Comment avez-vous vu évoluer les conditions dans lesquelles vous avez travaillé au cours de ces années ?**

« Je me suis lancé dans le combat pour la liberté du petit commerce quand nous avons vu venir le danger de son étouffement, et de sa disparition des zones rurales, sous la pression des grandes surfaces.

J'ai déjà évoqué l'ordre de fermeture envoyé à mon frère pour sa minoterie, comme à toutes les petites minoteries, à l'instigation des grands moulins... Il a refusé de fermer et a obtenu un délai d'un an. Après un an, nouvel ordre assorti d'une menace d'une fermeture de force avec pose de scellés sur le bâtiment... J'ai conseillé à mon frère de tenir bon. Et un jour, on est venu mettre les scellés sur la minoterie !

Heureusement, bien conseillés, nous avons démarré dans la minoterie une activité de préparation d'aliments pour le bétail avec la société Guyomarch, qui a très bien marché par la suite... Mais nous étions écoeurés. Et de même quand les grandes surfaces ont eu des facilités pour tuer le petit commerce rural.

Nous avons constitué un Comité de Défense du petit commerce et de l'artisanat, avec des gens de valeur. Cela a été un dur, un très dur combat ! J'étais constamment parti, en réunion un peu partout en Bretagne, dans le nord de la France, dans le sud, dans toutes les grandes villes du pays, en Belgique... J'ai même été reçu par Antoine Pinay, invité chez lui.

« 150 à 200 tracteurs descendaient sur Quimper... »

Notre comité de Bretagne a rejoint le mouvement qu'avait créé le « fameux » Gérard Nicoud, jusqu'au jour où j'ai compris qu'il jouait double jeu, roulant tout le monde : il était le copain de tout le monde, de Chaban-Delmas comme des communistes !...

Nous l'avons donc laissé pour créer notre propre comité indépendant, et sommes malgré tout parvenus à obtenir pour nos anciens des indemnités de départ décentes, et des retraites augmentées, avant que leurs boutiques soient fermées. Notre but était de ralentir et de limiter l'implantation des grandes surfaces dans les zones rurales où elles ne se justifiaient pas... Nos meetings rassemblaient des milliers de personnes !

Mais tout cela m'a coûté très cher personnellement. A

cause de la « loi anti-casse » inventée par René Pleven – un Breton – chaque fois qu'une dégradation était commise dans une manifestation, c'était moi – président du CDCA – qui était tenu pour responsable et jugé ! A un moment donné, j'en étais arrivé à un total de 28 mois de prison, à force d'accumuler des condamnations à trois mois d'incarcération...

Comme j'étais déjà maire à l'époque, le préfet me protégeait un peu, sachant qu'il fallait être prudent : quand les gens de la région ont su que j'allais être privé de mes droits civiques, ils se sont réunis par centaines, commerçants, artisans, paysans des environs. La place de Plonévez était noire de monde, et 150 à 200 tracteurs descendaient sur Quimper... J'ai dû demander à ma femme d'aller vite les arrêter à Châteauneuf, pour que Quimper ne soit pas « à feu et à sang » ! Elle y est parvenue, et ils ont fait demi-tour...

**Condamné à la prison...**

**il recevra la Légion d'Honneur**

Mais j'ai vécu des temps difficiles : j'ai dû vivre caché nuit et jour, dans le sud-Finistère un moment, puis dans le nord, à Trégunc, dans un commerce, sur les dunes... J'avais fui la salle du Tribunal à Quimper, que mes camarades avaient envahie quand ils avaient su que j'allais être condamné... J'ai sauté la balustrade, et dans une voiture qui m'attendait dans la rue...

Les choses ont fini par se calmer, mais heureusement que ma femme était là pour tenir les entreprises familiales pendant ces années ! Ensuite, j'ai connu de bonnes années, où le commerce agricole marchait encore bien...

Mais je n'oublierai jamais des moments durs, comme ce jour où mon fils, qui était un très bon sportif, remportait une course cycliste à Poullaouën : mais que je devais regarder l'arrivée derrière un talus, caché dans les ronces, pour ne pas être arrêté et emprisonné... Mes enfants étaient montrés du doigt au lycée de Carhaix...

Voilà comment j'ai vécu l'évolution de nos campagnes : le meilleur et le pire...

Enfin !... J'ai eu les mois de prison, mais j'ai aussi eu ma Légion d'Honneur, la médaille du Mérite National et celle de la France libre, entre autres... Une drôle de vie ! »

■ **Artisanat et commerce sont-ils plus difficiles aujourd'hui ?**

« La désertification des campagnes, avec l'effondrement du nombre des exploitations et donc des familles, a mécaniquement fait disparaître le petit commerce. Aujourd'hui, c'est très difficile de le maintenir.

Les communes rurales sont vraiment à la peine. On fait tout pour garder de l'activité, mais il est difficile d'envisager l'avenir avec confiance et sérénité...

Que va donner la création des nouveaux cantons ? Il paraît que Plonévez-du-Faou, Landeleau et Collorec seront rattachés à Carhaix, alors que Châteauneuf, St-Goazec et Leuhan seront rattachés à Briec... C'est de la politique ! »

■ **Les communes rurales telles que Plonévez-du-Faou ont connu de profondes mutations et transformations. Comment voyez-vous leur avenir ?**

« Il faut absolument maintenir les écoles. Sans école tout est perdu... »

Je vais assez régulièrement en Afrique, où j'ai beaucoup d'amis : sans écoles, nos campagnes ressembleront à l'Afrique d'aujourd'hui ! Une brousse, non avec des cases, mais des maisons isolées...

Et pour avoir des écoles, il faut maintenir une population ; pour avoir celle-ci, il faut une activité économique, de l'emploi ; et pour cela, avoir au Centre-Bretagne un pôle qui tire le pays comme une locomotive, avec son hôpital, ses services, de l'emploi...

Pour moi, ce pôle, c'est Carhaix. Inutile d'essayer d'en créer deux, c'est impossible. Il faut porter tous nos efforts sur la création d'un pôle moderne et dynamique, avec le maintien de services et du petit commerce local dans les communes... »

**■ Quelle analyse faites-vous de la crise qui frappe notre pays et l'ensemble de l'Europe : ses causes profondes, ses conséquences, les chemins à prendre pour en sortir... ?**

« C'est extraordinairement compliqué ! Mais il faudrait qu'enfin nos dirigeants se rendent bien compte de la situation sur le terrain. Ce n'est pas de Paris, ou d'une autre capitale, que l'on peut juger de la situation des communes... »

Voyez la désertification médicale de nos campagnes : il est scandaleux que n'ait pas été anticipée la baisse du nombre de médecins, et qu'ait été maintenu le nombre de clausus qui a empêché beaucoup de nos jeunes de faire des études de médecine ! Et aujourd'hui, il faut faire venir des médecins de Roumanie, d'Afrique du Nord, d'Espagne... »

Mais à quoi servent donc toutes ces instances de la haute administration supposées prévoir ? ! Je ne parviens pas à comprendre une telle incapacité, une telle ineptie... »

**■ Maire et conseiller général durant de longues années, vous avez eu une vie d'élu intense et engagée. Quels en ont été les moments les plus forts ? Quelle époque avez-vous préférée dans l'accomplissement de ces mandats ?**

« Mes trois ou quatre premiers mandats ont été les moments les plus forts, avec en particulier la réussite du remembrement, la réalisation de la maison de retraite et du stade... »

**■ Est-il des regrets, voire des peines, qui les ont marqués ?**

« Non, pas vraiment. Car hormis quelques personnes, la très grande majorité de la population était favorable à ces projets. Les déceptions sont venues dans un autre domaine : les promesses non tenues pour la RN 164. Mais je pense que nous en reparlerons... »

La peine, c'est d'avoir vu l'activité de nos campagnes et de nos bourgs ruraux décliner peu à peu, malgré tous les efforts faits pour la maintenir. »

**■ La charge de maire n'est-elle pas devenue écrasante désormais ?**

« Elle est devenue très difficile. J'ai connu une époque où les maires étaient reçus et écoutés, en préfecture et ailleurs. Aujourd'hui on ne les écoute plus. Les élus au plan national n'ont pas les contacts qu'il faudrait avec le local, et ils ne souhaitent même pas les avoir. Jamais je n'ai vu cela de ma vie. »

**■ Que pensez-vous de la politique en général, et de celle de notre temps en particulier ?**

« La politique politicienne s'est glissée partout. On ne voit plus que combines et manœuvres politiques, des mesquineries, à droite comme à gauche... »

J'en suis écœuré ! Où est donc l'intérêt général ? Où est l'intérêt pour la population ?

Et il faudrait que cesse enfin cette animosité politique qui gâche tout ; que les œillères des doctrinaires ne puissent plus entraver le bien commun ! »

**■ Vous avez vu naître et se développer le « Pays COB », dont vous avez été l'un des artisans... Les espoirs que vous aviez placés en lui sont-ils aujourd'hui déçus ?**

« Oui... Je me souviens des débuts, avec Jean-Charles Lollier, où nous avons réussi à obtenir in extremis – contre toute attente logique – sa création à Bruxelles. Il y avait alors un vrai élan commun... »

Aujourd'hui, il est enlisé dans des bisbilles politiciennes. Certains n'ont d'autre but que de tirer dans le dos des autres ! Rien ne va plus... »

**■ Quelles sont, à vos yeux, les conditions de sa survie, et de son renouveau ?**

« Il faut remettre sur pied une instance qui ait un véritable projet, une politique à plus grande échelle, une plus grande

envergure, et qui puisse avoir une plus grande audience auprès de responsables à haut niveau.

C'est la condition pour obtenir quelque chose de valable pour le Centre-Bretagne. »

**■ La Bretagne de 2013 vaut-elle le combat d'une vie ?**

« Oui. Je ne regrette pas ceux que j'ai engagés. Il y a eu des réalisations. Mais, ayant la chance de pouvoir échanger avec des personnalités régionales, je constate qu'elles ne sont pas plus optimistes que moi... »

**■ Les Bretons ont-ils changé ?**

« Non. Du moins pas ceux des zones rurales. Pas ici dans le Centre-Bretagne. Dans les grandes villes, c'est un peu autre chose... »

Mais beaucoup de gens sont blasés, déçus. Aux gens d'ici, il ne faut pas faire de promesses qu'on ne tiendra pas. Si on promet beaucoup sans tenir parole, c'est fini, la confiance est rompue. Vous les jouerez une fois ou deux, mais pas trois ! »

**■ Que pensez-vous du combat pour l'hôpital de Carhaix et de ses diverses, et parfois, dures péripéties ?**

« Il était essentiel... Nous avons besoin d'un hôpital valable en Centre-Bretagne ! C'est primordial. Nous l'avons gardé... mais il y a encore à faire pour son avenir. »

**■ Ya-t-il d'autres luttes en d'autres domaines à mener ?**

« Oui. Pour la sauvegarde des entreprises. Ce qui arrive à Poullaouën à Marine Harvest le montre bien. Et ce n'est pas un cas isolé. La conjoncture est très difficile. »

**■ Quels « dossiers » essentiels, vitaux ou urgents doivent être portés par les élus et la population du Centre-Bretagne maintenant et dans les années à venir ?**

« Tous ceux qui concernent l'agriculture et l'agroalimentaire. Il y a beaucoup à faire ! »

Pour l'implantation de l'usine laitière chinoise à Carhaix, j'aimerais avoir des certitudes sur leur but à long terme. J'espère qu'il n'en sera pas comme pour Doux quand il est allé au Brésil faire démonstration de son savoir-faire, que les Brésiliens ont vite copié pour le concurrencer ensuite ! »

**■ Vous êtes connu partout comme « l'homme du combat » pour la RN 164 – sa mise à 2X2 voies... Etes-vous aujourd'hui amer devant l'inertie que rencontre ce « projet » ?**

« Très !... Combien de promesses non tenues là aussi, depuis des dizaines d'années. Il faut quand même rappeler que ce projet a été lancé par le Général de Gaulle le 2 février 1969 ! »

Il existait même avant cela : on l'appelait « la route agroalimentaire »... »

Personnellement, je me bats pour sa réhabilitation depuis 1972... Nous sommes en 2013, et elle n'est toujours pas achevée. De qui se moque-t-on ? Les habitants et les communes du Centre-Bretagne sont-ils de « seconde zone » ?

J'ai fait un nombre incalculable de réunions, envoyé des quantités de dossiers et de courriers, entendu des engagements personnels de la part des plus hautes personnalités de l'Etat : de F. Mitterrand, à Concarneau – à N. Sarkozy, lors de sa venue à Trévezé – en passant par des ministres et des députés de tous bords... »

J'ai dans mon dossier les textes de délibérations faites en 1997 à la Région Bretagne pour que la mise à 2X2 voies de la RN 164 soit achevée !

Un ancien préfet m'adressait une lettre il y a quelques années en me disant avoir écrit dans un livre de mémoires qu'au rythme actuel des travaux, il faudrait 30 ans pour les achever... « J'étais au-dessous de la vérité, c'est 50 ans qu'il faudra ! – a-t-il ajouté – pourtant les crédits ne manquent pas, il suffit de circuler autour de Rennes (...), c'est la volonté politique de l'Etat et de la Région. »

Actuellement, elle avance en moyenne de deux kilo-

mètres par an. C'est inadmissible ! »

■ **Est-ce un combat d'arrière-garde, dépassé au regard d'autres « dossiers » plus modernes et d'actualité comme le pensent et disent d'aucuns ?**

« Je répète ce que disait Bernard Pons, lorsqu'il inaugurerait la route des estuaires, et qui est aussi valable aujourd'hui qu'alors : « Une région sans desserte routière n'a aucun avenir économique ».

Or, nous n'avons presque plus de rail au Centre-Bretagne – et ce que nous avons est mieux que rien – mais la route nous est primordiale. Car aujourd'hui, c'est la route qui fait l'activité économique, qu'on le veuille ou non. Ce sont les camions qui vont partout, pas les trains.

Combien de fois j'ai eu dans mon bureau de maire, ou de conseiller général ou régional, des industriels qui venaient étudier une implantation d'usines, mais à condition qu'il y ait une desserte à 2X2 voies ! »

■ **N'est-il pas désormais trop tard pour que cet aménagement soit utile ?**

« Non ! Mais combien d'implantations d'entreprises avons-nous perdues, et continuons-nous de perdre chaque année ? Il est urgent maintenant d'en finir. Il reste quelques dizaines de kilomètres à faire entre Rennes et Châteaulin !

Et combien de morts, accidentés de la route, faudra-t-il encore pour que cet axe central soit sécurisé ? On sait qu'une route à 2X2 voies fait baisser considérablement le nombre des accidents mortels et graves : 85 % en moins sur l'axe Quimper-Pont-l'Abbé dès sa mise à 2X2 voies !

Or, la RN 164 est parmi les routes meurtrières : 26 morts et 56 blessés graves de 1996 à 1998, 17 morts et 41 blessés graves de 1999 à 2001... Beaucoup plus que sur une 4 voies pour un même kilométrage.

Une précision cependant concernant les implantations d'entreprises et de dépôts : il ne faut plus les permettre directement le long de la 2X2 voies, comme cela s'est beaucoup fait. Et ce fut une grosse erreur ! Mais les installer sur des zones artisanales ou industrielles créées sur le territoire des communes, avec la desserte appropriée, afin que l'activité économique dans ces « petites » communes soit revitalisée, et que la taxe professionnelle leur bénéficie. »

■ **Si vous aviez la possibilité de recommencer le parcours de votre vie, reprendriez-vous le même chemin, les mêmes combats, les mêmes objectifs, et utiliseriez-vous les mêmes moyens ? Ou, choisiriez-vous d'autres voies, d'autres buts, d'autres cibles, une autre manière d'intervenir et d'agir ?**

« Je pense avoir fait mon travail. Je ne regrette rien. Comme je le dis parfois : je suis fier d'être un « sauvage bas-breton ». J'ai la foi et j'ai essayé de travailler pour mon pays.

J'en ai parfois souffert. Je n'ai pas compté mes nuits blanches. Je suis souvent rentré à 4 ou 5 heures le matin de réunions dans le nord de la France, à Bruxelles et ailleurs... Et cela sans dédommagement. Je n'ai jamais rien demandé, et depuis que je ne suis plus maire, je travaille sur mes propres deniers. »

■ **Qu'avez-vous appris de l'âme humaine et du comportement des hommes ? Les circonstances, les honneurs et intérêts modifient-ils les comportements ? Quels sont les hommes ou femmes, personnalités ou peu connus, pour lesquels vous avez conservé une estime toute particulière ?**

« J'ai beaucoup apprécié des rencontres, des réunions constructives, des personnes... et j'ai été très déçu par d'autres, particulièrement quand des promesses n'ont pas été tenues.

En tant que résistant, je garde une reconnaissance pour de Gaulle, qui en a lui-même eu pour tous ceux qui ont combattu pour la France Libre.

Et il ne faut pas oublier que deux Français libres sur trois étaient bretons ! »

■ **Quel est pour vous l'essentiel dans une vie d'homme ?**

« Avoir un idéal et se battre pour lui.

On peut toujours trouver un idéal dans la vie. Le mien, c'était mon pays et ma région ; mon Centre-Bretagne, qui a été délaissé. »

■ **Quels conseils ou même exhortations donneriez-vous aux jeunes Bretons et aux anciens ?**

« D'être têtu ; et de n'avoir jamais de complexe pour ce qu'ils sont. Je l'ai dit devant F. Mitterrand, je l'ai dit à des préfets, et à de hautes personnalités.

A l'époque de nos combats pour la sauvegarde du petit commerce, lors d'une réunion au Conseil Général, un préfet que j'interpellais avec vigueur m'a dit :

« Monsieur le Conseiller Général, taisez-vous ! »

« Ah !... lui ai-je répondu, Monsieur le Préfet, je suis ici comme Robespierre ou Danton, par la volonté du peuple et comme son représentant élu. Vous êtes nommé, par on ne sait quel ministre... Si quelqu'un a le droit de causer ici, c'est moi, au moins autant que vous ! »

Les Bretons ont souvent été méprisés. Il a bien fallu savoir se faire respecter. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)